

la direction de Paul LANGEVIN et Georges COGNIOT

COMITE DIRECTEUR

- Francis JOURDAIN,
Professeur au Muséum.
- Jean ORCEL,
Professeur au Muséum.
- Georges COGNIOT,
Agrégé de l'Université, député de Paris.
- Paul LABERENNE,
Professeur agrégé de l'Université.

COMITE DE PATRONAGE

- Daniel FLORENTIN,
Ancien directeur des Poudres, président de l'U.N.I.T.E.C.
- Georges FOURNIER,
Membre de Conférences à la Sorbonne.

- Georges LEFEBVRE,
Professeur honoraire à la Sorbonne.
- Jeanne LEVY,
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
- Jean LURÇAT,
Artiste peintre.
- Charles MAUGUIN,
Membre de l'Institut, professeur honoraire à la Sorbonne.
- Gaston MONMOUSSEAU,
Secrétaire de la C.G.T.
- Léon MOUSSINAC,
Ecrivain.
- Fernande SECLET-RIOU,
Inspectrice primaire de la Seine.
- Elsa TRIOLET,
Ecrivain.
- Docteur B. WEILL-HALLE,
Membre de l'Académie de Médecine.
- Jean WIENER,

12
55

LA PENSÉE

SOMMAIRE

DU NUMERO 77 (JANVIER-FEVRIER 1958)

Marcel PRENANT :	
Problèmes actuels du progrès scientifique en France	3
Evry SCHATZMAN :	
L'Affaire Maurice Audin	12
Eugénie COTTON :	
Hommage à Paul Langevin	13
Josef POLISENSKY :	
Comenius et son temps. I.	17
Joseph BILLIET	34
Gilbert MURY :	
Un panorama de la philosophie. L'Encyclopédie française (Philosophie). I. ..	35
Francis JOURDAIN :	
Sur le problème du génie artistique. Réponse à Georges Cogniot	51
Roland DESNÉ :	
A propos de la création artistique	61
Renaud de JOUVENEL :	
A propos d'esthétique	65
Robert BRÉCY :	
Un oublié : Charles Gille, le plus grand des chansonniers révolutionnaires ..	71
CHRONIQUE HISTORIQUE :	
I. — L'antiquité esclavagiste, par Jean-Pierre VERNANT	80
II. — Plékhanov et la théorie de l'histoire, par Jean DAUTRY	89
III. — Le bilan d'un demi-siècle, par Jean BRUHAT	95
CHRONIQUE D'AFRIQUE DU NORD, par André PRENANT	102
CHRONIQUE SCIENTIFIQUE :	
La greffe et les problèmes de la génétique. A propos du Colloque de Rennes, par Pierre BOITEAU	113
CHRONIQUE PHILOSOPHIQUE :	
L'athéisme de d'Holbach, par René MAUBLANC	121
DOCUMENTS :	
I. — Les intellectuels allemands prennent position contre l'armement ato- mique de la Bundeswehr, par G. BADIA	127
II. — Le mépris et la peur de la culture se paient	129
III. — Problèmes de l'instruction publique en Chine, par MA-SIAO-YOUN ..	130
IV. — La vie littéraire au Viet-Nam, par Mai Thouc LUAN	132
LES REVUES ÉTRANGÈRES, par Paul MEIER	135
LES LIVRES :	
Par F. JOUBERT, J. BRUHAT, J. MILHAU, R. MAUBLANC, L. ATTIA, J. DAUTRY,	

fait de leur progrès, certains traits incompatibles avec le maintien des formes anciennes de propriété. En quoi consiste la *contradiction* entre le niveau ou le caractère des forces productives, à ce stade du développement technique, et la propriété esclavagiste ? On ne le voit absolument pas. Pourquoi la métallurgie du laiton ou le soufflage du verre seraient-ils moins compatibles avec cette forme de propriété que la métallurgie du fer ou la poterie, si importantes, et dont on reconnaît qu'elles se sont développées dans le cadre des rapports esclavagistes ? Le progrès des instruments de production s'est poursuivi dans le monde antique de façon lente, sans processus révolutionnaire, sans transformation véritable du système technique qui est resté, en gros, le même à travers des siècles. Il s'est toujours agi d'instruments et de machines mises en œuvre et impulsées directement par les hommes ou les animaux, la force humaine et animale constituant la seule force motrice et la puissance animale demeurant analogue à celle de l'homme en raison d'une mauvaise technique de l'attelage. Les formes de division des tâches et d'organisation du travail dans le processus productif n'ont pas été non plus bouleversées. Seul le moulin à eau a constitué, sur le plan instrumental, une invention susceptible de rompre les cadres de ce système technique¹. Si l'on veut rendre compte, par conséquent, du décalage qui se produit entre forces productives et rapports de production en envisageant *seulement* la transformation à l'intérieur des forces productives, en particulier le progrès des instruments de production, on ne voit pas comment peut apparaître la contradiction, ni en quoi elle peut consister.

Il faut souligner d'autre part les dangers d'un vocabulaire qui n'est pas exempt de confusion. Nous disons indifféremment qu'il se produit entre forces productives et rapports de production une non-concordance, un déséquilibre, une contradiction. Nous parlons tantôt du niveau de développement des forces productives, tantôt du caractère de ces forces. Ces termes ne sont pas synonymes. Tant qu'on ne démontre pas de façon précise où se situe le déséquilibre, quelle est la nature de la contradiction, la formule n'est qu'une phrase, un procédé purement verbal d'explication. A l'époque actuelle les forces productives ont acquis un caractère entièrement social ; elles sont mises en œuvre collectivement. La propriété des instruments de production est au contraire individuelle. La non-concordance consiste en une *contradiction* entre la forme collective des processus productifs et la forme individuelle de la propriété des instruments de production. L'analyse de la situation du travail dans le monde antique n'a pas encore fait apparaître une contradiction de ce type.

Par contre, S. Kovalev montre avec raison qu'en ce qui concerne le second aspect des forces productives, à savoir la main-d'œuvre, la société esclavagiste ne pouvait lui assurer, pour l'essentiel, qu'un développement quantitatif. La productivité du travail servile ne pouvait que rester très basse, en dépit de la spécialisation et de la division des tâches dans les villas et les ateliers d'esclaves. L'augmentation des forces

productives se fait donc grâce à l'accroissement du nombre des esclaves. Mais cette reproduction de la main-d'œuvre, au-delà d'une certaine limite, menaçait la solidité intérieure de la formation esclavagiste, en même temps qu'elle se heurtait à l'opposition du milieu tribal des populations barbares environnantes.

Nous retrouvons ici un schéma analogue à celui que proposait E. Chtaerman. Le système esclavagiste dans son ensemble se trouve menacé par les forces productives dont il assure l'expansion. Le développement de ces forces ne peut en effet s'effectuer que par la voie d'une multiplication des esclaves ; à un certain moment cette multiplication devient de plus en plus difficile ; elle ébranle tout à la fois les fondements du régime.



En résumant les articles de E. Chtaerman et de S. Kovalev, extrêmement suggestifs l'un et l'autre, nous espérons avoir donné une idée des importantes discussions qui se poursuivent en U.R.S.S. et dont *Recherches Internationales* nous apporte l'écho. Nos quelques remarques critiques voulaient seulement souligner le très grand intérêt des questions débattues et des arguments apportés. C'est dans la mesure où notre connaissance des réalités techniques et économiques de l'Antiquité se sera faite plus riche, plus étendue et plus sûre que nous pourrons préciser nos concepts et nos principes méthodologiques. Les marxistes peuvent se réjouir. Dans le domaine de l'histoire sociale du monde ancien, le travail d'exploration ne manque pas. Les questions sont posées, les problèmes restent ouverts. Pour les historiens, il y a du pain sur la planche.

Nous ne voudrions pas terminer l'analyse de ce recueil sans souligner la valeur du dernier article, œuvre d'un marxiste hongrois, J. Harmatta. Il s'agit d'une étude particulièrement solide, informée et convaincante, sur les caractères de la société des Huns à l'époque d'Attila. L'auteur montre qu'il s'agit déjà d'une société de classes, à caractère transitoire, avec des survivances tenaces de l'ancienne organisation en clans : les rapports de production n'y correspondent entièrement ni aux catégories du système esclavagiste ni à celles du système féodal.

II

PLÉKHANOV ET LA THÉORIE DE L'HISTOIRE

par Jean DAUTRY

G. PLÉKHANOV : *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*. Moscou, Editions en langues étrangères, 1956.

L'ÉDITION originale de cet *Essai* a paru à Saint-Petersbourg en 1895, sous le pseudonyme, souvent employé par l'auteur, de N. Beltov.

Plékhanov est alors âgé de 39 ans. Engels achève son existence et depuis plusieurs années, malgré son imparfaite connaissance de la langue russe, il s'intéresse à la croissance du marxisme dans l'empire tsariste.

Je suis fier de savoir, écrit-il le 23 avril 1885 à Véra Zassoulitch, que parmi la jeunesse russe il y a un parti qui accepte franchement et sans ambages les grandes théories économiques et historiques de Marx, et qui a rompu décidément avec toutes les traditions anarchiques et tant soit peu

1. Le groupe de moulins à eau construit à Barbegal, près d'Arles, vers 310 après notre ère, avait une capacité de 240 à 320 kg de grain à l'heure, soit une production moyenne de 28 tonnes de farine pour une journée de 10 heures. Il y a bien là un bond — un changement qualitatif — par rapport aux formes antérieures de meules. Mais on sait que dans le monde méditerranéen ancien l'usage de ce moulin resta étroitement limité. Son extension ne deviendra générale que plus tard, au début du Moyen âge, dans l'Europe de l'ouest. M. R.S. FORBES évalue à 0,4 ou 0,5 hp la puissance d'une meule tournée par deux esclaves ou un âne, à 3 hp celle du moulin de Vitruve de type vertical, à 40 ou 60 hp celle du moulin avec bassin et chute, en usage au Moyen âge (A History of Technology, Oxford, 1956, t. II, p. 594). En ce qui concerne le passage de l'araire dentel à la charrue avec avant-train, roues, coutre, soc dissymétrique et versoir, il semble actuellement difficile de dater avec une entière précision les étapes de cette transformation. On notera seulement que la charrue et les nouvelles techniques de labour qui en sont solidaires, sont adaptées au travail des terres lourdes du Nord de l'Europe plus qu'au sol des régions méditerranéennes (cf. en particulier André G. HAUDRICOURT et Mariel J. BRUNHES DELAMARRE : *L'homme et la charrue à travers le monde*, Paris, 1955).

slavophiles de ses prédécesseurs. Et Marx lui-même en aurait été tout aussi fier s'il avait vécu un peu plus longtemps. C'est un progrès qui aura sa haute importance pour le développement révolutionnaire de la Russie. La théorie historique de Marx est pour moi la condition fondamentale de toute tactique révolutionnaire suivie et conséquente ; pour trouver cette tactique, on n'a qu'à appliquer la théorie aux conditions économiques et politiques du pays dont il s'agit.

Dans cette lettre, dont l'original est en français (MARX-ENGELS, *Ausgewählte Briefe*, Berlin, 1953, pp. 455-456), Engels montre que, si ; selon ses dires, il n'a pas lu entièrement la brochure de Plékhanov *Nachi Rasnoglássija* (Nos Divergences d'opinions), il apprécie du moins les jugements qu'y porte alors celui-ci : sur l'équilibre instable du tsarisme, sur l'effet révolutionnaire du moindre *putsch* et sur la transformation qui s'ensuivrait de l'énergie *potentielle* de la nation russe en énergie *cinétique*.

Le 1789 une fois lancé, le 1793 ne tardera pas à suivre.

Ainsi Engels résume-t-il le point de vue de Plékhanov en 1885, point de vue qu'il fait sien.

Quelques années de plus, et sa culture encyclopédique, sa connaissance des principales langues d'Occident font de Plékhanov une des meilleures têtes pensantes du marxisme dans la Seconde Internationale naissante. Pour le soixantième anniversaire de la mort de Hegel (1891), c'est lui qui publie dans la presse socialiste, et d'abord dans la *Neue Zeit*, l'article le plus apprécié, celui qui définit le mieux le marxisme face à l'hegelianisme. Léon Rémy le traduira de l'allemand pour l'*Ere nouvelle* d'octobre et de novembre 1894, et il a été réédité en appendice aux *Questions fondamentales du marxisme* (Paris, Editions Sociales, 1947, pp. 107-135).

Dans son adresse à la rédaction du recueil russe *Sozialdemokrat* (9 juin 1893), Engels constate qu'avant 1848 l'internationalisme (*Internationalität*), n'impliquait que la compréhension « des principales langues d'Europe occidentale et centrale », quand maintenant, outre le russe,

sur mes vieux jours, dit-il, je dois encore apprendre le roumain et le bulgare, si je veux suivre la marche en avant du socialisme vers l'Est et le Sud-Est [...] qui porte le drapeau du prolétariat moderne déployé par Marx jusqu'à la mer Noire et jusqu'à la mer Egée (*Ausgewählte Briefe*, p. 458, trad. J.D.).

Mais Engels se félicite qu'aux proclamations du tsar répondent

les travaux socialistes des combattants d'avant-garde (*Vorkämpfer*) du prolétariat russe,

et il ajoute :

J'ai ressenti une grande joie de voir les travaux de Plékhanov traduits en bulgare.

Plékhanov devient un des plus importants lieutenants d'Engels dans l'Internationale, son principal correspondant russe en 1894-1895. Engels approuve les polémiques de Plékhanov contre les populistes. Et il finit, à propos du populiste Danielson (*Nikolai-On*), qui avait traduit en russe le Premier livre du *Capital*, par écrire à Plékhanov :

Il n'y a pas moyen de discuter avec cette génération de Russes dont il fait partie, et qui croit toujours en la mission spontanéocommuniste qui distingue la Russie, la vraie *Swataja Rusj* (Sainte-Russie), des autres peuples profanes.

Du reste, dans un pays comme le vôtre où la grande industrie moderne est greffée sur la commune paysanne primitive, et où toutes les phases de civilisation intermédiaires sont en même temps représentées, dans un pays qui en outre est entouré plus ou moins efficacement par une

muraille de Chine intellectuelle érigée par le despotisme, il n'y a pas à s'étonner si les combinaisons des idées les plus bizarres et impossibles se produisent. [...] C'est une phase par laquelle le pays doit passer. Peu à peu, avec l'accroissement des villes, l'isolement des gens de talent disparaîtra et avec lui ces aberrations mentales dues à la solitude, à l'incohérence des connaissances sporadiques de ces drôles de penseurs, et un peu aussi, chez les *Narodniki* (Populistes), au désespoir de voir leurs espérances s'évanouir. En effet un *Narodnik* ex-terroriste finirait très proprement par devenir czarier (Lettre d'Engels en français du 26 février 1895).



Les années 1893-1895 sont certainement des années capitales pour l'histoire générale de l'Europe, c'est-à-dire pour l'histoire du *devenir* socialiste de l'Europe. Ce sont aussi des années capitales dans la vie de Plékhanov.

En Allemagne la Social-Démocratie, après l'abrogation des lois d'exception en 1890, commence sa prodigieuse ascension. Mais dès 1891, critiquant le projet de programme qui sera adopté au congrès d'Erfurt, Engels discerne le danger réformiste imminent :

Dans la crainte d'un renouvellement de la loi contre les socialistes, ou se souvenant de certaines opinions émises prématurément du temps où cette loi était en vigueur, on veut maintenant que le Parti reconnaisse l'ordre légal actuel en Allemagne comme pouvant suffire à faire réaliser toutes ses revendications par la voie pacifique. L'on fait accroire à soi-même et au Parti que « la société actuelle en se développant passe peu à peu au socialisme », sans se demander si par là elle n'est pas obligée de sortir de sa vieille constitution sociale, de faire sauter cette vieille enveloppe avec autant de violence que l'écrivain crevant la sienne ; comme si, en Allemagne, elle n'avait pas en outre à rompre les entraves de l'ordre politique encore à demi absolutiste et, plus encore, indécemment embrouillé (K. MARX-F. ENGELS : *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Paris, Editions sociales, 1950, pp. 85-86).

Et Engels dénonce

l'opportunisme qui commence à se propager dans une grande partie de la presse social-démocrate.

Le programme d'Erfurt parle bien en fin de compte de révolution, mais Kautsky est déjà prêt à faire subir au mot tous les affadissements, au grand dam de la vérité historique.

Une pareille révolution, dit-il, peut recevoir les formes les plus diverses, suivant les circonstances dans lesquelles elle se produit. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit accompagnée de violences et d'effusion de sang. Il s'est déjà trouvé des cas dans l'histoire où les classes régnantes furent particulièrement intelligentes ou... particulièrement faibles et lâches, de sorte que, se voyant placées dans un état de contrainte, elles abdiquèrent spontanément (KAUTSKY : *Das Erfurter Programm*, cité par Edgar MILHAUD : *La Démocratie socialiste allemande*, 1903, p. 103).

Kautsky se garde de donner des exemples, et pour cause, de cette abdication des classes dirigeantes.

Quant au plus éhonté des opportunistes, quant au député social-démocrate bavarois von Vollmar, il articule, dès 1891, l'argument majeur que produira la Social-Démocratie pour justifier son enrôlement sous les bannières de Guillaume II en 1914 :

Aussitôt que notre pays sera attaqué sur ses frontières, il n'y aura plus qu'un seul parti, et nous, social-démocrates, nous ne serons pas les derniers à faire notre devoir ! Et nous le ferons d'autant plus volontiers si l'ennemi de la civilisation, si le barbare russe est en face de nous (Discours prononcé le 1^{er} juin 1891 à l'Eldorado de Munich, trad. J.D.).

Plékhanov est au courant de ces écarts de langage et de conduite de certains social-démocrates allemands. Mais, plus attentif à la théorie qu'à la pratique, — c'est,

selon nous, sa principale faiblesse de n'avoir pas lié suffisamment l'une à l'autre, — confiant d'autre part dans la vigilance d'Engels, il place sa collaboration à la *Neue Zeit* sur un autre plan ; il n'entrera en lice contre le *révisionnisme* que lorsque celui-ci s'attaquera ouvertement avec Bernstein aux données essentielles du marxisme.

Plékhanov, qui sait parfaitement le français et qui réside en France de 1888 à 1894, se réjouit des premiers succès électoraux des socialistes français en 1893, sans voir aucun des signes opportunistes qui apparaissent aussitôt, même chez Guesdè. Il s'inquiète surtout de la flambée de terrorisme anarchiste des années 1892-1894. En 1894, dans une brochure *Anarchisme et Socialisme*, traduite immédiatement dans les principales langues européennes et longtemps utilisée comme arme de propagande par les partis socialistes, — la dernière édition française, due au Parti communiste, est de 1923, — Plékhanov définit l'anarchisme comme un dernier rejeton du socialisme utopique et ne veut voir dans les auteurs d'attentats que des bandits de droit commun. Lénine a adressé à cette brochure, où l'auteur a utilisé des matériaux qui serviront aussi pour l'*Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, le reproche parfaitement fondé de ne pas poser la question de l'Etat ! (LÉNINE : *L'Etat et la révolution, Œuvres complètes*, tome XXV, p. 514 ; Paris, Editions sociales, 1947, pp. 93-94).

Le nouveau tsar Nicolas II (1894), *volens nolens*, précipite, ne serait-ce que par sa politique d'emprunts à la France et par les facilités d'accès en Russie données aux techniciens et aux ouvriers spécialisés français, le développement du capitalisme dans ses Etats, la croissance de la bourgeoisie et la croissance du prolétariat. Ces facteurs et d'autres, qui n'ont rien à voir avec la politique tsariste, aboutissent aux progrès chiffrés que constate Lénine dans la 2^e édition de son ouvrage *Le développement du capitalisme en Russie* (pp. 578-580 de l'éd. française), et par exemple au doublement du nombre des chaudières à vapeur de 1892 à 1904. Clandestinement, puisque l'autocratie pèse lourdement sur elles, les nouvelles classes sociales qui résultent du fait que

la Russie est entrée dans la voie capitaliste,

(formule commune à Lénine et à Plékhanov, employée à ce titre par Lénine en 1894 dans *Ce que sont les Amis du Peuple, Œuvres choisies*, I, 145), les nouvelles classes sociales, bourgeoisie et prolétariat, s'efforcent de trouver leur expression politique. Aux marxistes russes, dispersés en petits groupes, qui comptent encore plus d'intellectuels que d'ouvriers, il appartient de s'unir et de créer le parti du prolétariat. Si le congrès de fondation du Parti ouvrier social-démocrate russe tarde jusqu'en 1898 et ne fonde encore le P.O.S.D.R. que sur le papier, du moins, dès 1895, les unions régionales s'organisent-elles, celle de Pétersbourg sous l'impulsion de Lénine lui-même. Pour l'ensemble des social-démocrates russes en voie de dépasser les cercles où ils ont procédé à leur première instruction et d'accéder au stade supérieur de l'organisation en Parti, pour les nouveaux venus entraînés dans cette transformation qualitative du mouvement marxiste russe, Plékhanov est le théoricien par excellence de ce mouvement. Malgré sa résidence continue à l'étranger, il jouit dans son pays d'un prestige que personne ne saurait encore égaler.



L'année 1894, où Plékhanov élabore son *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, est une des plus agitées de son existence d'homme mûr. Depuis 1888 il est sous le coup d'un arrêté d'expulsion des autorités fédérales helvétiques. Comme sa femme a l'autorisation d'exercer la médecine à Genève, il s'est logé à Mornex, en Haute-Savoie. Or le gouvernement français, confondant en 1894 avec

les anarchistes russes leur ennemi le plus décidé, expulse tout le monde pêle-mêle. Plékhanov se rend à Londres et c'est à Londres qu'il rédige l'ouvrage dont il a réuni la documentation en France et à Genève.

C'est le premier ouvrage de longue haleine de Plékhanov. Engels écrit à son sujet : « Le livre de Georges est arrivé très à propos » (cité par V. FOMINA : *G. V. Plékhanov, éminent théoricien et propagandiste du marxisme*, dans le *Kommunist*, n° 16 de 1956). Quant à Lénine, il reconnaîtra quelques années plus tard que « toute une génération de marxistes russes a été formée par lui ».

L'*Essai* commence par une citation du vieux populiste Mikhaïlovski, tirée de la revue *La Richesse russe*, où celui-ci déclare le « matérialisme économique » des « jeunes gens » absolument sans rapport avec le matérialisme philosophique d'aujourd'hui.

Tel est pour Plékhanov le point de départ d'un premier chapitre (*Le matérialisme français du XVIII^e siècle*), concis et brillant, qui annonce les *Essais sur l'histoire du matérialisme* de 1896, récemment traduits aux Editions Sociales, et qui est, d'entrée de jeu, l'affirmation de son matérialisme philosophique.

Mais Plékhanov n'accorde pas aux matérialistes français du XVIII^e siècle une louange aveugle. Ils ont achoppé sur une insoluble contradiction :

Thèse : L'homme, avec la totalité de ses opinions, est le produit du milieu, essentiellement du milieu social. C'est l'inéluctable conséquence de la proposition fondamentale de Locke : *no innate principles — il n'y a pas d'idées innées*. Antithèse : *Le milieu*, avec la totalité de ses propriétés, est le produit de l'opinion. C'est l'inéluctable conséquence de la proposition fondamentale de la philosophie historique des matérialistes français : *c'est l'opinion qui gouverne le monde* (p. 15).

D'expliquer les changements de l'opinion par le progrès des connaissances, comme le font tous les philosophes, n'avance à rien ; et Helvétius lui-même s'est borné à entrevoir que les besoins matériels pourraient être à la source des transformations de la société et de la vie intellectuelle. Pensée d'avenir, mais dont l'importance échappe sur le moment.

Plékhanov applique la même méthode aux *historiens français de la Restauration*, qu'il possède remarquablement, — les pages sur Guizot sont parfaites ; celles qui sont consacrées à Augustin Thierry ont été reprises dans une étude plus ample que l'on trouvera à la suite des *Questions fondamentales du marxisme* (Editions Sociales, 1947, pp. 179-195).

De Guizot Plékhanov montre qu'il n'a pu aller jusqu'au bout de sa formule :

Pour comprendre les constitutions politiques, il faut connaître les diverses conditions sociales et leurs rapports. Pour comprendre les diverses conditions sociales, il faut connaître la nature et les relations des propriétés.

En faisant de la propriété un attribut de la *nature humaine*, Guizot se privait de toute possibilité d'expliquer en historien les *relations des propriétés* et la recherche du principe du développement des sociétés ne progressait point (mais Guizot calmait les secrètes inquiétudes de sa conscience bourgeoise). Augustin Thierry dégage la notion de classe, se passionne pour la lutte de classe de la bourgeoisie contre la féodalité, mais s'égaré facilement avec son explication passe-partout de l'histoire d'Angleterre par la conquête normande.

Même après l'*Anti-Dühring*, le chapitre qui traite des *socialistes utopistes* fait très honorable figure. Encore qu'ils continuent d'invoquer la *nature humaine*, les utopistes français du XIX^e siècle, et Saint-Simon surtout, font

un effort très net pour se dégager des lisières de la notion abstraite et prendre appui sur le terrain du concret (p. 44).

Saint-Simon cherche dans l'histoire même les lois du développement de l'histoire. Plékhanov, avec une certaine prudence dans les termes, fait comprendre que l'*industrialisme* saint-simonien a une bien autre valeur que l'utopisme des populistes en général, et de Mikhaïlovski en particulier, qui rêvent vainement pour la Russie d'échapper au capitalisme. Ainsi, dit-il,

les Russes ne peuvent guère qu'effarer les Occidentaux par leur mine préhistorique (p. 76).

A propos de la *philosophie idéaliste allemande*, Plékhanov dégage l'importance de Hegel et de la dialectique, principe de toute connaissance scientifique. Et naturellement il en vient à citer contre les populistes, — ainsi que le fait déjà et le fera de plus en plus Lénine, — Tchernychevski, dont les populistes prétendent se réclamer. Mais comme la censure veille, censure absurde ou aveugle, Plékhanov ne désigne pas autrement Tchernychevski le réprouvé que par la périphrase, éculée à force d'avoir servi à tout le monde, de

l'auteur des *Essais sur la période gogolienne* [de la littérature russe] (pp. 97, 101 et 295).

Tchernychevski s'était fait dans les années 60 le défenseur, non de l'hegelianisme, mais de ce que Hegel avait apporté de nouveau et de valable, en ces termes :

Rendre compte du réel devenait le devoir fondamental de la pensée philosophique. D'où un extraordinaire souci de ce réel dont on ne s'était guère préoccupé auparavant...

Ainsi Tchernychevski aide-t-il Plékhanov à marquer l'avantage que Hegel remporte sur les matérialistes français, mais les conceptions historiques de Hegel, quoiqu'elles enfantent parfois des propositions d'allure matérialiste, demeurent accrochées à

quelques brumeuses considérations sur les propriétés de l'Idée Absolue (p. 135).

Il s'agit maintenant de sortir de l'idéalisme définitivement, les conditions de la victoire du monisme matérialiste, sous la forme de la dialectique matérialiste, ayant été créées successivement par les penseurs passés en revue par Plékhanov.

Suit, sous le titre *le matérialisme contemporain*, un chapitre qui occupe la moitié du livre et qui expose systématiquement le marxisme comme application de la dialectique matérialiste à l'histoire. Ces pages sont d'un pédagogue excellent qui choisit ses citations avec habileté et les commente avec talent et science. L'intérêt en est relevé au surplus par la vivacité de la polémique qui continue contre les populistes et contre d'autres, contre l'historien connu Karéev par exemple, — connu même en France, — lequel, sous le nom de « matérialisme économique », pourfend comme Mikhaïlovski, non pas le marxisme, mais une contrefaçon grossièrement mécaniste du marxisme.

Plékhanov montre toute la richesse du marxisme, attaquant au passage ses faux amis russes à la *Nikolaï-On*, qui l'ont défiguré, accommodé aux recettes populistes, et qui ont ainsi facilité la besogne des adversaires « de principe ». Il expose, avec quelques ménagements de forme pour la censure, que la lutte des classes est le grand fait qui détermine la marche en avant de l'histoire. Et la lutte des classes traduit la contradiction entre les forces productives dynamiques et les formes juridiques figées de la propriété. Ce qui restait mystérieux pour Guizot devient clair désormais. La propriété *bourgeoise* n'est nullement un attribut de la nature humaine, mais un produit

de l'histoire. Elle disparaîtra, même en Russie, n'en déplaise aux populistes, sous les coups du *proletariat*. Le Plékhanov de 1895 est encore le même homme qui avait dit au congrès de fondation de la Seconde Internationale à Paris en juillet 1889 :

Le mouvement révolutionnaire en Russie ne peut triompher qu'en tant que mouvement révolutionnaire des ouvriers. Il n'y a pas d'autre issue chez nous et il ne peut y en avoir.

Jean Fréville, qui replace dans son cadre cette formule de Plékhanov souvent rappelée et que Plékhanov avait malheureusement oubliée dans les deux dernières années de sa vie (1917-1918), lorsqu'il combattait le bolchévisme avant et après Octobre, nous renseigne au sujet du succès immédiat de l'*Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*.

Plékhanov avait choisi un titre savant, d'allure didactique, afin de tromper la vigilance de la censure. Le stratagème réussit : une édition de 5.000 exemplaires fut épuisée en quelques semaines. On ne jurait plus que par Beltov ; un contemporain saluait dans son ouvrage « l'évangile de la social-démocratie russe » ; de nombreux populistes passaient au marxisme (Vie de Plékhanov, en tête de *L'Art et la vie sociale*, Editions sociales, 1949, p. 25).

Puis la censure, alertée sans doute par les ripostes des populistes et par les contre-attaques de Plékhanov, dont le présent volume contient deux vigoureux échantillons, confisque le livre, interdit aux bibliothèques de le communiquer. Il en est ainsi jusqu'à la révolution de 1905.

Dans son article du *Kommunist* plus haut cité, V. Fomina nous dit que Plékhanov, dès 1883, usait de la formule :

Sans théorie révolutionnaire, il n'y a pas de mouvement révolutionnaire dans le sens véritable de ce terme,

formule dont on sait que Lénine l'enrichira ainsi :

Ce n'est que lorsqu'il est dirigé par une théorie d'avant-garde que le Parti peut jouer son rôle de combattant d'avant-garde.

L'*Essai* a joué un rôle éminent dans la genèse du P.O.S.D.R., en liant contre le populisme idéaliste la pensée à l'action, en faisant de la dialectique matérialiste à la fois un instrument de connaissance et une philosophie de la pratique révolutionnaire.

Il est simplement dommage que ce soit seulement en 1956, pour le centenaire de la naissance de Plékhanov, que le lecteur français ait été doté d'une traduction de cette œuvre, qui par son contenu l'intéresse tout particulièrement.

III

LE BILAN D'UN DEMI-SIÈCLE

par Jean BRUHAT

Le temps n'est plus où un Michelet pouvait à lui seul entreprendre d'écrire l'histoire de son pays. Toute tentative d'histoire générale exige la formation d'équipes de spécialistes. Ces synthèses n'ont d'ailleurs qu'un caractère provisoire. Car il faut tenir compte à la fois des progrès de la science historique et des transformations récentes du monde qui doivent s'intégrer dans une synthèse nouvelle.